

La migration

Caroline Vu

Numéro 158, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vu, C. (2020). La migration. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (158), 51–51.

La migration



Par
CAROLINE VU*

C'est la lettre de Caroline Vu qui remporte le premier prix du festival Octobre le mois des mots dont le thème était cette année la migration. Premier événement littéraire de Sorel-Tracy, fondé en 2017, le festival a pour objectif de rendre la littérature plus accessible au grand public par l'organisation d'activités de qualité et d'envergure (rencontres d'écrivains, tables rondes, spectacles, concours littéraires...) et de positionner la région comme une destination littéraire.

Ahmah,

Ils pensent que je ne me souviens de rien, mais je me souviens de tout. Que dois-je leur dire? Que tu m'as mise dans deux sacs d'épicerie et que tu m'as pendue à la poignée d'une porte de cuisine? Que tu m'as laissée traîner là, seule, du matin au soir? Croiraient-ils cette histoire? Non. Ils n'en croiraient pas un mot. Pourtant elle est si vraie.

Je me souviens des réveils brusques dans l'obscurité de notre chambre. Avec ton coude, tu me poussais de la paillasse. Loin de ton corps, je frissonnais sur le sol froid. Là, tu changeais ma couche et avec une serviette mouillée me lavais le visage. À mes gémissements, tu marmonnais: « Calme-toi! Je réchauffe le congee et l'alcool de serpent maintenant! » Tu disais toujours la même chose. C'étaient tes seuls mots, jour et nuit. La bouillie de riz me remplissait l'estomac tandis que la demi-cuillère d'alcool me laissait tranquillement satisfaite. Je n'avais pas besoin de plus. Avant de quitter la pièce, tu allumais la télévision. Tu baissais le volume pour ne déranger personne. Tu me caressais la tête puis tu m'accrochais à la poignée de la porte.

Tout ce que j'ai appris, je l'ai appris de notre télévision noir et blanc. Cette machine parlante, j'en étais dépendante. Elle m'a bercée avec ses mots mystérieux. Blottie à l'intérieur de mes sacs, j'écoutais et observais attentivement, absorbant des idées encore trop floues pour moi. Perplexe, je me demandais pourquoi les garçons étaient si importants. Pourquoi les filles étaient-elles abandonnées sur les marches des orphelinats? Envoyées chez de nouvelles familles dans des pays lointains? Comme tu me parlais rarement, je n'ai jamais appris à verbaliser mes pensées. Les questions dans ma tête sont restées aussi silencieuses que mes désirs pour toi.

J'ai pleuré dans l'avion. Le trajet m'a désorientée. Eux aussi ont versé des larmes et je n'ai pas compris pourquoi. Leur conversation n'avait aucun sens. Leurs cheveux jaunes bouclés et leurs grands yeux bleus ne ressemblaient en rien à tes tresses noires et à tes petits yeux en amande. Même leur odeur différait de la tienne. Je n'aimais pas la nourriture qu'ils me servaient. Les biscuits secs collaient à ma gorge. Sans l'alcool de serpent, tout devenait une corvée à avaler.

Jour après jour, je faisais le tour de leur maison à la recherche de notre vieille télévision, de notre paillasse, de nos coussins en lambeaux. Obstinément je t'ai cherchée, mais tu n'as laissé aucune trace.

Quand je rampais près de ses pieds, Cheveux Jaunes se penchait pour me ramasser. Elle m'asseyait sur ses genoux à côté du chat. J'avais peur de cet animal aux griffes acérées. Ses pupilles changeaient de couleur avec la lumière. Elles brillaient au soleil pour ensuite s'éteindre à l'approche de la nuit. Ce tour de magie me troublait. Je voulais seulement te revoir, toi et le noir immuable de tes yeux.

Cheveux Jaunes m'adressait constamment la parole. Plus elle chantait « UN CHAT! UN CHIEN! UN OISEAU! », plus j'entendais ta voix: « Je réchauffe l'alcool de serpent maintenant! » Au lieu des « Bravo ma petite! », j'aurais voulu réentendre notre vieille télévision me raconter des histoires de bébés filles laissés pour compte dans le froid. Je me demande ce qui est arrivé à ces fillettes. Je me demande si tu te souviens encore de moi.

Mei

* Caroline Vu est l'auteure des romans *Un été à Provincetown* et *Palawan* (La Pleine lune, 2016 et 2017). Née au Vietnam, elle s'installe à Montréal, où elle travaille comme médecin de famille, après des séjours en Ontario, en Amérique latine et en Europe.